

Les Nouveaux Horizons »

de la Science
et de la Pensée

L'HYPERCHIMIE — ROSA ALCHEMICA

Revue Mensuelle d'avant-garde scientifique et philosophique
Organe de la Société Alchimique de France



*Licht mehr Licht,
GÖTTE*

Directeur : F. JOLLIVET CASTELOT

SOMMAIRE DU N^o 4

<i>L'Œuvre Philosophique de Jean Saunier</i>	GEMMARIUS.
<i>Un Pape Alchimiste</i>	DU ROURE DE PAULIN.
<i>Les Traces d'une Evolution inorganique</i>	BONACELLI
<i>La Médecine spagyrique</i>	F. JOLLIVET CASTELOT
<i>La Somme</i>	GÉBER.
<i>Livres</i>	F. J. C.

ADMINISTRATION

19, rue Saint-Jean, à DOUAL (Nord)

Le Numéro : 0 fr. 60

« Les Nouveaux Horizons »

de la Science et de la Pensée
L'HYPERCHIMIE — ROSA ALCHEMICA

(15^e ANNÉE)

Organe de la Société Alchimique de France

DIRECTION & ADMINISTRATION :
19, rue Saint-Jean, à DOUAI (Nord)

ABONNEMENTS : France (un an) 5 fr.
Etranger (un an) 6 fr.

PROGRAMME DE LA REVUE :

Philosophie de la Nature — Monisme — Hylozoïsme — Sciences psychiques et hermétiques — Sociologie et Fourierisme — Pacifisme International — Etude théorique et pratique de l'Unité de la matière, de l'Évolution, de la Genèse et de la Transmutation des Éléments chimiques — Réédition des vieux textes alchimiques.

Le Numéro : 0 fr. 60

La Revue étant absolument indépendante, chaque auteur conserve l'entière responsabilité de ses idées.

- « La Matière est une ;
- « Elle vit, elle évolue et se transforme.
- « Il n'y a pas de corps simples. »

Pour tout ce qui concerne la SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE, s'adresser 19, rue Saint-Jean, à Douai.

La Société Alchimique de France a pour but de grouper toutes les personnes qui s'occupent théoriquement ou pratiquement d'Alchimie, qui s'intéressent à l'étude, au développement et à la vulgarisation des doctrines de l'Unité de la Matière, de l'évolution, de la transmutation des métaux, de la synthèse des corps dits « simples », et de l'Hylozoïsme. On fait appel pour sa composition à tous les esprits indépendants.

AVIS. — Nous ne faisons pas de recouvrements par la poste. En conséquence, nous prions les anciens et les nouveaux abonnés de nous envoyer directement le montant de leur abonnement en un mandat ou en un bon de poste adressé à l'administration des « Nouveaux Horizons ».

LISTE D'OUVRAGES A ÉTUDIER

La citation des ouvrages n'implique point l'approbation intégrale des idées de chaque auteur. Cette liste éclectique n'a pour but que d'indiquer les livres les plus complets et les plus larges de doctrine, ceux qui peuvent servir à l'élaboration de la Pensée Nouvelle appuyée sur la méthode positive, historique, critique — rigoureusement scientifique. L'Art, la Morale, la Science, la Sociologie, doivent tendre à s'unir en une Synthèse religieuse.

AMÉLINEAU. Pistis Sophia (trad. franç.).

ANONYME. L'Idée alchimique.

— Bibliothèque des Philosophes Chimiques (4 vol.).

BALZAC (H. de). La Recherche de l'Absolu. — Séraphita. — Louis Lambert.

BERTHELOT. Les Origines de l'Alchimie. — Introduction à l'Étude de la Chimie des

Les « Nouveaux Horizons »

de la Science et de la Pensée
L'HYPERCHIMIE — ROSA ALCHEMICA

Revue mensuelle d'avant-garde scientifique et philosophique
Organe de la Société Alchimique de France

Directeur : F. JOLLIVET CASTELOT



L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE

DE

JEAN SAVNIER

INTRODUCTION PRÉLIMINAIRE

Certains alchimistes fameux, tels Flamel, le Cosmopolite ou Lascaris ont, parfois au prix de nombreux périls, défrayé la chronique contemporaine du bruit de leur gloire retentissante, et l'histoire de la philosophie hermétique s'enrichit de ces lointains échos. Excitant au plus haut point la curiosité des hommes de leur époque, ils ont légué ainsi à la postérité maints détails anecdotiques qui permettent aujourd'hui de reconstituer à distance ces physionomies souvent étranges des vieux maîtres en alchimie.

Maître Jean Saunier ne compte point parmi ces académiciens de l'alchimie. Au contraire, c'est presque un inconnu, bien qu'il ait vécu et écrit à l'époque glorieuse de l'hermétisme, au début du xv^e siècle, tout près de Nicolas Flamel et de Basile Valentin. A part quelques fureteurs de vieux bouquins, la plupart des hermétistes contemporains ignorent son histoire et même son nom. D'histoire, à vrai dire, Saunier n'en a guère ; il fut her-

métique dans toute la force du terme ; cet adepte très discret a pris soin, semble-t-il, de faire le silence autour de son nom.

Et même il est permis de se demander si ce nom de Saunier est bien un nom véritable, ou au contraire, suivant la mode du temps, un qualificatif symbolique qui, tout en masquant la personnalité de l'auteur, caractérisait sa manière d'envisager l'alchimie. Nous verrons plus loin que plusieurs raisons militent en faveur de cette seconde hypothèse. Quoi qu'il en soit, il est excessivement difficile de se documenter au sujet de ce silencieux alchimiste.

En effet, dans le numéro de décembre 1896 de l'*Hyperchimie*, L. Esquieu demandait aux lecteurs de la revue française d'alchimie des renseignements sur Jean Saunier. Il possédait, disait-il, un manuscrit du xviii^e siècle de 35 feuillets contenant, outre l'œuvre de Jean Saunier, diverses recettes de médecine spagyrique. Au verso du 22^e feuillet une phrase l'intriguait beaucoup : « *Notes que ce qui suit par parenthèse n'est pas de Saunier, mais du Père Casteigne* ». Et L. Esquieu concluait : « Le copiste a donc ajouté du texte. Or, quel est ce copiste ? Il ne se fait pas connaître. »

Dans le numéro de septembre 1898 de la même revue l'*Hyperchimie* est insérée une lettre d'un lecteur relative à ce précédent article d'Esquieu sur Jean Saunier. L'auteur de cette lettre, qui signe *Jean* tout court, écrit qu'il a eu dix ans auparavant une conversation avec un vieillard décédé depuis 1889. Mais il vaut mieux citer textuellement cette lettre :

« Cet homme eut dans son enfance la bonne fortune
« de lire un vieux grimoire écrit en 1437 par un certain
« *Jean Saugnier* (Jean Saunier peut-être), *sur le secret de*
« *la pierre philosophale ou grande œuvre des philoso-*
« *phes*, et me cita les procédés, malheureusement oubliés

« par moi, de ce célèbre alchimiste dont l'œuvre est
« aujourd'hui perdue
« Jean Saunier était, d'après mon
« interlocuteur, un des plus grands philosophes du
« xv^e siècle. sa science
« sur la pierre philosophale fut très étendue.
« Qu'est devenu son mémoire ? Nul ne
« le sait. Mais cependant il est à présumer qu'il fut con-
« servé dans sa famille et qu'il tomba, deux cents ans
« plus tard, dans les mains d'un nommé *Villelajumade*,
« dont le sort fut moins heureux vers le milieu du
« xviii^e siècle. Ce dernier, en effet, aurait été, paraît-il,
« exécuté à Paris sous Louis XVI comme faux-mon-
« nateur vers 1755. »

Relevons en passant une petite erreur historique, d'ail-
leurs sans importance pour ce qui nous occupe. Il s'agit
de Louis XV et non de Louis XVI, lequel ne monta sur
le trône de France qu'en 1774.

Quoi qu'il en soit, le *Saunier* dont il vient d'être
question et le *Jean Saunier* du manuscrit d'Esquieu
sont-ils un même personnage ? Voilà ce que nous allons
essayer d'établir. Mais les documents biographiques et
bibliographiques n'abondent pas, malheureusement.
Figuiet ne cite point Saunier dans son ouvrage *l'Alchi-
mie et les Alchimistes*. Hoefler qui a produit au jour dans
son *Histoire de la chimie* tant de noms d'alchimistes peu
connus ne fait pas davantage mention de notre auteur.

La *Bibliothèque chimique* de P. Borel, qui contient
4.000 noms d'auteurs chimiques, imprimée en 1654 à
Heidelberg, et *l'Histoire de la philosophie hermétique*
de Lenglet Du Fresnoy (tome III), donnent néanmoins
quelques indications très brèves sur Jean Saunier.
Encore convient-il d'ajouter que Lenglet Du Fresnoy
écorche terriblement le nom de cet alchimiste.

Voici d'abord ce que dit P. Borel :

Le Saulnier, Saunier, Saignier, de Saumur, et Salinarius, idem sunt, ut existimo.

Salinarius, hic ab Hogghelandeo damnatus.

Jean Saunier, Voy Castagne.

Or, en cherchant à l'article Castagne, on lit :

Gabriel Castagne a fait le Paradis Terrestre où il met des fragments d'un M. S. ancien, touchant la pierre Philosophique.

Le mesme, de l'Or potable.

Le mesme a fait le Grand Miracle de nature métallique, sur Jean Saunier.

Cette indication de P. Borel est précieuse, car elle nous permet de mettre d'emblée la main sur l'œuvre de Saunier, cette œuvre considérée comme perdue par le correspondant de l'*Hyperchimie*. En effet, les diverses œuvres de Castagne ou Castaigne, le R. P. Gabriel de Castaigne, ont été éditées en 1611 et 1615, puis réunies en un seul volume par J.-B. de la Noue et rééditées en 1660 chez Jean Dhoury à Paris. C'est dans cet ouvrage, disons-le de suite, que nous avons trouvé l'œuvre de Saunier.

Le catalogue des philosophes hermétiques publié par Lenglet Du Fresnoy fournit l'indication suivante :

Johan. SAIGNIER Parisini, Magni Lapidis naturalis Philosophia, et vera ars, in opus deducta, et filio suo Carolo, loco inaestimabilis Thesauri Testamento relicta, et in agone mortis, propria manu subsignata, Parisiis anno Domini 1632, Die 7. Maii, in-4. *Bremae, 1664. Livre estimé.*

Ainsi donc, le manuscrit d'Esquieu (xviii^e siècle), est bien postérieur à ces diverses éditions. Il est l'œuvre d'un copiste quelconque qui a cueilli dans l'œuvre de Castaigne les passages intéressants, entre autres l'œuvre de Jean Saunier. avec une parenthèse du P. Castaigne, entre autres également un paragraphe emprunté au

Paradis terrestre de Castaigne et commençant ainsi : « *La plus belle calcination d'or fin que jamais j'aye veüe ny à Rome ny à Venise ny à Padoue, ny en toutes les autres villes, tant d'Italie que d'Allemagne et France, est celle-ci, etc...* »

Le paragraphe en question faisait croire à Esquieu que ce voyageur pouvait être Jean Saunier, alors qu'il s'agissait en réalité du P. Castaigne.

L'*Œuvre philosophique de Jean Saunier* est insérée dans *Le Grand Miracle de Nature métallique* du P. Castaigne (p. 10 à p. 57). Elle est précédée de quelques considérations sur la véracité de l'œuvre de Saunier, d'un avertissement aux lecteurs et de quelques recettes de Castaigne.

Le titre exact est : *ŒUVRE PHILOSOPHIQUE DE JEAN SAUNIER faite en l'an 1432, le 7 may*, date rappelée à la fin de l'ouvrage, page 57 : « *Ce fut écript l'an et jour des susdit, sçavoir est le septiesme may 1432.* »

Une question intéressante au sujet de la date exacte reste à élucider. Pour qui a lu l'ouvrage de Saunier il est hors de doute que Saunier et Joh. Saignier dont parle Lenglet Du Fresnoy ne font qu'un seul et même personnage, car cet ouvrage, sous sa forme de bonhomie naïve, se présente, que l'on nous passe l'expression, avec des allures de testament, ce qui justifie l'indication de Lenglet Du Fresnoy. La confrontation des textes trancherait évidemment la difficulté, mais il faudrait avoir en mains l'édition de Brême, laquelle doit être excessivement rare, car nous n'avons jamais pu la retrouver jusqu'à présent. Mais, dira-t-on, pourquoi cette différence de date ?

Il nous semble évident que Lenglet Du Fresnoy se trompe en assignant la date de 1632. Ce ne peut être

qu'une erreur de chiffre ; il faut lire 7 mai 1432, date indiquée à deux reprises dans l'édition du P. Castaigne. D'ailleurs, l'édition primitive du P. Castaigne étant antérieure à la date fixée par Lenglet Du Fresnoy, la question de date nous semble définitivement tranchée. Enfin, une dernière confirmation nous serait fournie par Théobald de Hoghelande qui cite Salinarius, *alias* Saunier, dans son traité *De difficultatibus alchemiae* (Cologne, 1595), ouvrage sur lequel nous aurons bientôt l'occasion de revenir.

En résumé, on connaît bien peu de choses des faits et gestes de l'adepte Saunier. Il vivait dans la première moitié du xv^e siècle, ou, plus exactement, à cheval sur les xiv^e et xv^e siècles. Son nom ressemble bien à un nom de guerre, de guerre littéraire, s'entend, car cet honnête et silencieux alchimiste n'est rien moins qu'un batailleur ; il n'a point la fougue et le verbe combatif d'un Paracelse, assurément.

La diversité des noms sous lesquels il est connu, mais qui se rattachent tous à une même racine étymologique, vient à l'appui de cette hypothèse. Saunier a eu principalement en vue dans son ouvrage le Sel dont il indique minutieusement la préparation, dont il vante les vertus en un langage parfois hyperbolique, d'où le nom de Saunier, Le Saulnier, Salinarius, de Saulmur. Le nom de Saignier est une variante d'un mauvais copiste qui a écorché le nom sans y rien comprendre.

Voici à peu près tout ce que nous savons de l'auteur, et c'est peu de chose. Ajoutons qu'il vécut sans doute à Paris, si l'on en croit Lenglet Du Fresnoy.

Mais l'œuvre, du moins, est-elle bien de lui ? Est-il possible de garantir l'authenticité de l'ouvrage qui nous est parvenu sous le titre d'Œuvre philosophique de Jean Saunier ? Encore un grand point d'interrogation. Bornons-nous à citer textuellement l'éditeur des œuvres

du P. Castaigne, J.-B. de la Noue, dans son avis au lecteur bien-vueillant : « *Entre tous les traitez qui sont con-*
« *tenus dans ces Oeuvres, celui de Jean Saunier touchant*
« *la transmutation métallique estoit si remply de fautes*
« *et d'obmissions, qu'il estoit impossible d'en concevoir*
« *la pratique selon son ordre ou suite nécessaire, c'est*
« *pourquoy je l'ay mis au net par le moyen de plusieurs*
« *manuscripts que j'ay recouverts de ce traité-là ; mais*
« *je n'ay pas trouvé à propos de réformer le vieux style*
« *François, afin que l'on voye la naisveté de son*
« *Autheur.* »

Pour notre part, il nous a paru aussi que l'ordre des chapitres et la description des opérations manquaient de suite logique ; toutefois, nous avons jugé préférable de respecter intégralement le texte, quitte à faire remarquer à l'occasion les défaillances de l'auteur ou de ses copistes.

(à suivre)

GEMMARIUS.

UN PAPE ALCHEMISTE JEAN XXII

Jacques d'Euise ou Duése naquit à Cahors en 1244 d'Armand d'Euise d'une bonne famille de cette ville. Doué de beaucoup d'esprit et de génie, il étudia particulièrement les droits civil et canon et devint chancelier de Robert, fils de Charles II, roi de Naples et de Provence. Il fut élu en 1300 évêque de Fréjus et, en 1310, archevêque d'Avignon ; il fut préconisé cardinal-évêque de Porto en 1312. Il fut

élu pape le 7 août 1316, à la mort de Clément V né Bertrand de Goth. Il fut couronné à Lyon, le 7 décembre 1316, sous le nom de Jean XXII. Son pontificat fut assez agité, d'abord par ses luttes contre Louis de Bavière, empereur d'Allemagne qui soutint contre lui l'anti-pape Nicolas Rainalucci de Corbière, cordelier, qui prit le nom de Nicolas V. Peu après s'éleva la querelle des Cordeliers et de la question la *Vision béatifique*.

Il mourut à Avignon, le 4 décembre 1334, âgé de plus de 90 ans, ayant occupé le Saint-Siège 18 ans, 4 mois et 2 jours.

Or, à sa mort, on trouva dans les caves du palais d'Avignon la somme de vingt-cinq millions de florins en or. Cette somme énorme frappa vivement l'imagination populaire et de toutes parts on accusa le Pape d'être alchimiste et d'avoir découvert le secret de la fabrication de l'or. Le clergé riposta en mettant en avant la bulle célèbre *Spondent pariter* fulminée par Jean XXII contre les alchimistes. Mais les adversaires répondirent que Sa Sainteté avait promulgué cette bulle pour détourner les soupçons et surtout pour empêcher des recherches qu'il jugeait dangereuses.

On racontait aussi que les vingt-cinq millions de florins n'étaient qu'une partie du trésor du feu pape et que son successeur, le cardinal Jacques Fournier élu le 20 décembre 1334 qui régna sous le nom de Benoît XII et mourut le 25 avril 1342, avait encore trouvé douze millions de ducats d'or.

Enfin on racontait que le soir même de son trépas il avait fait appeler le cardinal Pierre Roger de Beaufort et s'était confessé à lui. Puis quelques

heures avant son trépas il lui avait prédit la papauté et lui avait remis une petite clef d'argent en lui indiquant ce qu'il devait en faire. Après le décès de Jean XXII, Pierre Roger de Beaufort se rendit, suivant les instructions qu'il avait reçues, dans le cabinet du pape, il ouvrit une cachette dans le mur dans laquelle était une cassette. Ayant ouvert cette cassette avec la clef que lui avait remise le pape il trouva un manuscrit écrit en entier de la main de Sa Sainteté défunte. Ce manuscrit portait pour titre *Ars transmutatoria* et contenait le secret de faire de l'or ainsi que des révélations très graves. Pierre de Beaufort referma la cassette et remplaça tout en place.

Huit ans après, à la mort de Benoît XII, il fut élu pape le 7 mai 1342 et prit le nom de Clément V. La nuit qui suivit son exaltation, il alla rechercher le manuscrit de Jean XXII, puis muni de ce précieux cahier, il descendit très secrètement dans un caveau du château papal ignoré de tous. Là, sous une couche de sable fin, il compta deux cents lingots d'or fin, pesant chacun un quintal. Ces lingots provenaient d'or alchimique. C'est avec eux que Clément V fit construire les remparts d'Avignon.

Telle est la légende que l'on raconta au xvi^e siècle; les historiens modernes se sont attachés à la démolir et à démontrer que le trésor de Jean XXII avait été exagéré, et, qu'il provenait simplement de ses économies faites sur les revenus de la chrétienté. Quoiqu'il en soit la légende de Jean XXII est amusante et, même à ce seul titre, elle mérite de ne pas être oubliée.

BARON DU ROURE DE PAULIN

LES TRACES D'UNE ÉVOLUTION INORGANIQUE
DANS LE SYSTÈME PÉRIODIQUE
(suite).

Les éléments appartenant à la spirale complexe renversée qui tourne à l'entour du second foyer, et qui constituent le corps central des grandes périodes, quoiqu'ils ressemblent plus ou moins étroitement aux éléments des secteurs correspondants de l'autre spirale, ne possèdent avec eux qu'une ressemblance secondaire, en constituant ce que nous appelons une *homologie secondaire* avec les éléments des petites périodes.

Tout à fait différents résultent pourtant les secteurs correspondants, et marqués réciproquement avec 0 et avec VIII, parce que le *zéro* comprend les gaz atmosphériques inactifs, et le huitième presque en se confondant avec le septième qui précède, comprend les séries triélémentaires *infrapériodiques* du fer et du platine. Dans le secteur *zéro* nous admettrons l'origine conventionnelle des périodes ; l'inactivité de ces éléments, en outre, nous conseille de les considérer comme un quelque chose de bien détaché du système, comme un groupe *interpériodique*, véritable trait d'union entre la fin d'une période et le commencement de l'autre.

Il existe deux cas particuliers où l'on ne saurait bien distinguer à quelle des spirales appartiennent les homologies directes ou secondaires des éléments des petites périodes. Ainsi le magnésium partage ses homologies plus évidentes avec le cal-

cium, strontium, baryum, et d'autre part avec le zinc et le cadmium ; le silicium partage également les mêmes homologues directes avec l'étain (et ses analogues) et avec le titane.

Dans notre diagramme les troisièmes secteurs, qui comprennent les éléments *transitionnels* d'enversement de la spirale, aboutissent l'un dans l'autre, en se confondant dans leur communauté. Les deux paires de secteurs qui sont contigus à ces troisièmes, et qui ont, eux aussi, un débouchement l'un dans l'autre dans chaque paire, en formant une zone commune bien délimitée, comprennent les éléments caractérisés par la double direction susdite des homologues directes.

Entre les deux façons de direction spirale, qui constituent le cycle périodique des éléments tout entier, il n'existe, donc, aucune ressemblance : tandis que la spirale conduite autour des cycles initiales se manifeste à peu près symétrique, très complexe et irrégulière va se développer, au contraire, l'autre spirale.

Nous avons déjà mentionné l'influence qui exerce la zone traversée par les divers éléments sur les éléments eux-mêmes : à chaque secteur correspond un type déterminé de combinaison, qui varie tout *régulièrement*, en passant de l'un à l'autre.

Ce passage régulier, on peut surtout l'observer dans la variation des valences, qui changent, dans les termes successifs, unité par unité, selon certains types fondamentaux, dont les principaux on les trouve exposés en tout traité de chimie minérale, et dont l'ensemble a été étudié par nous dans une publication citée déjà.

Chaque secteur contient donc tous les éléments similaires, les homologues, enfin, d'un même groupe, et les secteurs correspondants, rayonnants des deux foyers différents du développement spiral, comprennent, par conséquent, tous les homologues directs ainsi que secondaires d'un même type. Mais, tandis que la raison homologique est parfaitement développée entre les homologues directs de petites périodes, dans les cycles appartenant à leurs homologues secondaires du second foyer les relations de ressemblances sont moins sensibles, et quelquefois absolument cachées par la superposition d'autres phénomènes que nous irons rappeler.

Quoique dans la première spirale le phénomène de l'homologie soit toujours le plus intéressant et répandu, l'on a quelquefois des relations et des divergences très curieuses : en général, les éléments du lithium au fluor présentent maintes particularités, une remarquable individualité en face des éléments correspondants du cycle suivant ; en outre, le lithium, le beryllium et le bore rappellent plus aisément quelquefois les éléments du cycle suivant, mais appartenant aux secteurs successifs à ceux auxquels ils appartiennent (c'est-à-dire le magnésium, l'aluminium et le silicium), que leurs propres homologues naturels (le sodium, le magnésium et l'aluminium).

A ce phénomène, auquel nous avons donné l'appellatif de *précession*, nous pourrions en ajouter un autre, qui intéresse aussi les éléments des petites périodes, c'est-à-dire leur tendance commune à constituer des combinaisons, *pas saturées* du point de vue du *maximum* que pourrait atteindre leur valence,

qui s'unissent à d'autres combinaisons, en formant, dans leurs différents degrés de stabilité, des additions plus ou moins labiles (eau de cristallisation, etc.), ou des complexes plus ou moins soudés (métallamines, alosels, etc.).

Mais on ne peut pas rencontrer jamais des véritables *séries continues* de formes analogues et parfaitement correspondantes, telles qu'on les rencontre dans l'autre développement renversé de la spirale autour du second foyer, où l'on a toujours, au contraire, des relations homologiques très peu remarquables.

La série continue des Terres Rares, dont nous avons déjà parlé, qui commence et finit sous l'influence du second foyer, est l'un des exemples des plus frappants et caractéristiques dans la simplicité et l'uniformité du rapport parmi les termes qui la composent, et de laquelle nous n'avons pas pu donner conséquemment un développement raisonnable dans notre diagramme.

Dans la première période double est très intéressante la série continue, composée par la suite étérogénique : titane, vanadium, chrome, manganèse, fer, cobalt, nickel, cuivre et zinc, où partiellement se superposent, dans les formes bi- et trivalentes, des longues séries de combinaisons analogues, correspondantes, qui se rattachent singulièrement aux types fondamentaux des combinaisons du magnésium, des composés ferrocyaniques, des sels d'aluminium, des composés ferricyaniques, et des cobaltamines.

Dans la deuxième et quatrième période (parce que nous considérons la série des Terres Rares

comme un véritable développement normal de termes successifs des périodes), on rencontre aussi des relations de continuité étérologique, généralement dans les formes tétravalentes, quelquefois dans celles penta- et hexavalentes des alosels et oxyfluosels complexes qui se rattachent aux types de combinaisons des sels semblables de l'étain et du titane, comme à un type stannique vont se référer certains composés oxygénés de ces mêmes éléments. Ces relations de continuité intéressent la suite homotérologique : titane et zirconium, columbium et tantale (?), molybdène et tungstène, les deux séries, enfin, des métaux de la mine du platine, sauf le rhodium, qui ne forme pas des combinaisons tétravalentes halogénées.

Cependant, combien de ces phénomènes nous ne pouvons pas expliquer, et dont nous ne pouvons pas déceler la nature intime ! Il n'est pas possible de nier, par exemple, une certaine relation entre les termes correspondants des *séries naturelles* : argon-potassium-calcium-scandium, et mercure-thallium-plomb-bismuth, quoique nous ne pouvons pas découvrir la règle qui détermine la répétition d'une succession toute régulière mais absolument *extra-zonale*.

En outre, parmi les questions qui attendent toujours leur réponse, nous irons citer la double lacune du septième groupe des séries antécédentes de la deuxième et quatrième période (VII secteur du second foyer) en position homologique avec le manganèse. Les différences des poids atomiques entre les termes étérologiques ; molybdène et ruthénium, tungstène et osmium, sont plus grandes que la diffé-

rence moyenne entre deux termes étérologiques successifs ; dans ce cas, donc, les poids atomiques constituent un guide qui nous permettra de prévoir l'existence de deux termes inconnus, que des raisons d'analogie, fondées sur le phénomène de l'ondulation, feront supposer de la même nature chimique (mais en quelque sorte différente de celle du manganèse), et possédant, peut-être, le même gisement naturel ; quoique, par des considérations purement chimiques, l'on puisse supposer également un raccourcissement des périodes, et que le ruthénium et l'osmium représentent tout naturellement la liaison entre les autres métaux de la mine de platine et le molybdène et tungstène.

De même, entre le bismuth et le radium, la différence des poids atomiques fait supposer l'existence de toute une série d'éléments encore inconnus. La nature du radium est celle des métaux alcalino-terreux, et des comparaisons basées sur la position des lignes spectrales paraissent la confirmer ; d'autre part, du point de vue purement chimique, nous pouvons supposer tout simplement une *rétrocession* du bismuth au secteur du plomb, telle que nous l'avons montrée dans notre diagramme, où le radium exalterait les relations avec les alcalino-terreux, déjà ainsi remarquables dans le plomb.

Mais quoi dire, à l'état de nos connaissances, des nombreux *métaboles* des corps radioactifs, dont quelques-uns rappellent les gaz atmosphériques inactifs, et de leurs relations avec le Système périodique ? Quoi dire du radium lui-même, qui ne paraît autre chose qu'un métabole uranique ?

(à suivre)

BONACELLI.

LA MÉDECINE SPAGYRIQUE

(Suite).

Pestilentiel, ou Elixir pour la peste. — Il se prépare ainsi : prendre trois onces de fleurs de soufre préparées spagyriquement ou chimiquement (comme il sera expliqué ci-après) ; les mettre dans de l'huile de grains de genièvre rectifié par le bain ; l'huile doit surnager de trois ou quatre doigts au-dessus des fleurs de soufre ; on chauffe au feu de cendres, en remuant, afin de dissoudre et liquéfier les fleurs, puis on prend une livre de Thériaque de Venise dont on tire la teinture ou extrait avec du très bon esprit-de-vin ; cette teinture, séparée de l'esprit, sera conservée à part. Du même esprit séparé, on extrait les teintures des racines d'Eleni, Angélique, et des grains de genièvre brisés, en quantité égale. Après que l'on aura obtenu, du même coup, ces trois teintures, il faut mélanger ce produit avec la teinture du Thériaque, puis le verser dans les huiles de genièvre, de succin et des fleurs de soufre, filtrées au papier. Cela fait, circuler le liquide à douce chaleur durant quatorze jours, et l'on aura ainsi un médicament agissant contre la peste et les maladies épidémiques, d'une façon surprenante.

La dose est d'une ou deux gouttes au plus, tous les matins, dans du vin, ou bien huit à dix gouttes toutes les semaines avant le repas, attendant ensuite que la transpiration se soit produite.

Si l'on est atteint de peste, il faut en prendre immédiatement un ou deux scrupules dans du vin ;

il s'effectue une abondante transpiration qui chasse le poison du corps.

Les fleurs du Soufre. — En médecine, on ne se sert pas de Soufre brut, enseigne Crolius, si ce n'est de celui qu'on trouve dans les mines et qui porte le nom de « Sicile ». Mais comme il est rare, les spagyristes suppléent à son usage en préparant artificiellement des fleurs de soufre, pour avoir le corps à l'état de pureté.

A cette fin, on sublime le soufre blanc dans un alambic *ad hoc*. Nous ne décrirons pas l'opération qui n'a plus de secret ni de réel intérêt pour les chimistes modernes.

Les fleurs de soufre obtenues, les spagyristes les mélangeaient avec du colchotar, du sel fin, de la myrrhe d'Alexandrie, de l'aloès, du safran, et chauffaient à l'alambic plusieurs heures. Il fallait recueillir et mettre à part les eaux distillées des diverses sublimations effectuées, puis rectifier au bain bouillant l'extrait des composés autres que les fleurs de soufre. Enfin on mélangeait l'eau des dernières fleurs avec l'extrait rectifié sus-mentionné.

Ces fleurs de soufre s'administraient à raison d'une drachme dans de l'eau de chardon ou avec de la thériaque, ou bien avec une once de sirop de citron ou deux onces d'eau de mélisse.

Contre la peste, on employait encore *l'eau thériacale*, composée de thériaque, de myrrhe, de cannelle, de safran et de camphre.

Un préservatif thérapeutico-magique des plus étranges, également contre la peste, les poisons, les maladies « provenant des astres » était le *Zenex-ton de Paracelse*. Il consistait en un instrument

d'acier composé de trois pièces : deux en forme de cachet, égales en grosseur et épaisseur, la troisième semblable aux « quadrans » que l'on porte au doigt en façon de bague, mais large environ d'un pouce. A la partie inférieure de cet « aimant spirituel » ainsi que le baptise Crollius, est gravée la figure d'un scorpion, à la partie supérieure celle d'un serpent. L'instrument, bien entendu, doit être fabriqué en temps propice, à savoir lorsque le Soleil et la Lune entrent au signe du Scorpion, car « par ce moyen, les choses supérieures sont conjointes avec les inférieures, et les inférieures avec les supérieures, par une sympathie indissoluble ». Les forces sympathiques ou antipathiques qui en émanent, quoique invisibles, ont des effets sensibles.

Mais ce n'est pas tout. Voici de quelle manière il faut faire les petits « gâteaux » ou plateaux de constellation du talisman :

« Prends crapaux sechez à l'ardeur du Soleil et au serain, leur ayant bouché les narines ; lorsqu'ils seront secs, mets-les en poudre, et prends de cette poudre deux onces. Il t'en faut avoir dix-huit, car à peine donneront-ils davantage de deux onces de poudre estant secs ; après cela aye en main :

Zenithe de vache autant que tu en pourras avoir.

Arsenic cristallin blanc.

Arsenic rouge ou orpiment ana demy once.

Racines de Diptami.

De torimentille ana trois drachmes.

Perles qui ne soient pas percées une drachme.

Coraux.

Fragments d'Hyacinthe d'Orient.

Fragments de Smaragde d'Orient ana demy drachme.

Saffran de Levant, deux scrupules.

Pour l'odeur on y adiouste quelques grains de musch ou ambre.

Il faut pulvériser le tout ensemble et le mesler ; puis dissoudre de gomme Tragacanth dans eau rose et la rendre en façon de bouillie, si bien que meslée avec poudres s'en puisse faire une pâte assez ferme, de laquelle on forme les tablettes plus facilement. Note qu'il faut qu'elles se facent pendant que le Soleil et la Lune sont sous ce signe que j'ay dit, savoir du Scorpion, ou du moins que la Lune y soit. Si tu veus tu les pourras former en escusson ou en cœur, ou en rond ; estant ces tablettes seichées tu les couvriras d'un drap rouge, et en apprendras une avec un ruban de la mesme couleur, iusque à la région du cœur, dessus la chemise.

On l'append au col avec un ruban de soye dessus la chemise iusques à la bouche de l'estomach, ou orifice supérieur, parce que, non seulement il est un préservatif contre la peste, ains encore il empesche que le corps ne soit infecté par aucun venin ou maladie provenant des astres... » etc.

Ce « zenexton » était à l'usage du vulgaire, mais alors comme aujourd'hui, il y avait des colifichets et des bagues magiques genre « d'Aryanis » pour toutes les bourses On. fabriquait des « zenexton » pour les « Princes et grands seigneurs ». Ceux-là consistaient en une petite boîte d'or très pur, en forme de reliquaire, et une petite canule percée de tous côtés. Ce reliquaire devait être garni d'un côté de quelque grand saphir oriental, autour duquel on

disposait quatre crapaudines ou quatre pierres d'araignées portant une croix sur le dos, car cette espèce peut être enchâssée de petites pierres qui, pendues au cou, préservent de la peste.

De l'autre côté du reliquaire, il devait y avoir une Hyacinthe de même grandeur que le Saphir ; on remplissait le boîtier du talisman de poudre de crapaud. Quant à la canule il fallait la remplir de « quelque peu de linge teinct du premier sang menstruel d'une fille laquelle n'aye encore atteint l'âge de seize ans ». La canule était disposée de façon à ce que la poudre de crapaud puisse toucher le linge. Il s'établissait, à ce contact, un courant sympathique tel que le porteur de ce reliquaire était à jamais préservé de la peste.

On aimerait à croire que Crollius se moque de ses lecteurs, si l'on ne connaissait à quel point la superstition, la crédulité, la foi en la magie et la sorcellerie étaient répandues au xvi^e siècle. C'est là l'excuse de ce médecin, d'autre part avisé et savant, disciple d'ailleurs de Paracelse dont l'humeur caustique, l'ironie mordante, avaient pu se communiquer aux disciples. Soyons indulgents, car notre siècle subit encore la contagion de toutes ces idées baroques. Le fameux « professeur d'Aryanis », actuellement sous les verrous pour escroquerie, n'a-t-il pas gagné quelques centaines de mille francs en vendant à des dupes sa bague sympathique évidemment moins coûteuse et difficile à confectionner (elle consiste en un simple anneau de métal commun) que l'aimant spirituel et le reliquaire de Crollius lequel ne semble pas en avoir fait commerce puisqu'il détaille jusqu'aux moindres secrets de fabrication. (à suivre) F. J. C.

LA SOMME DE LA PERFECTION

ou l'Abrégé du Magistère parfait de GÉBER,
Philosophe arabe.

DIVISÉ EN DEUX LIVRES

(Suite).

Autrement encore. On fait dissoudre de la Lune et de la litharge séparément : et ces deux dissolutions étant mêlées ensemble, elles blanchissent Vénus. Mais elle se blanchit mieux, si dans toutes les Médecines, dont on se servira pour la blanchir, on y ajoute de l'Argent-vif et que l'on fasse si bien qu'il y demeure toujours sans s'exhaler.

On blanchit encore Vénus avec l'Arsenic sublimé, et c'est l'autre sorte de Médecine qui la blanchit. Cela se fait en prenant de la chaux de Vénus, et en sublimant avec elle de l'Arsenic une ou deux fois, jusqu'à ce qu'ils s'incorporent ensemble, et que par ce moyen Vénus devienne blanche. Mais je t'avertis, que si tu n'es bien adroit à faire les sublimations, l'Arsenic ne demeurera point avec Vénus et ne lui communiquera point de blancheur qui soit permanente. Après l'avoir donc sublimé une fois, il faut que tu le sublimes encore une seconde, de la manière que j'ai dit, quand j'ai parlé de la sublimation de la Marcassite. On blanchit encore Vénus d'une autre manière. On fait projection de l'Arsenic sublimé sur de la Lune, puis l'on projette le tout sur du Vénus, et elle blanchit avec utilité. Ou bien : on mêle premièrement avec de la Lune, de la Litharge ou du Plomb brûlé, qu'on aura dissous auparavant, puis on jette de l'Arsenic par-dessus ; et enfin on

fait projection du tout sur du Vénus, et elle paraît d'un fort beau blanc. Et c'est là un blanc du premier ordre. Ou, l'on jette seulement de l'Arse nic sublimé sur de la litharge dissoute et remise en corps, puis on en fait projection sur du Vénus étant en fusion, et cette Médecine lui donne une blancheur agréable. Ou bien, on mêle du Vénus et de la Lune ensemble, et sur cela on fait projection de quelque Médecine que ce soit qui ait la vertu de blanchir. Or la Lune se plaît mieux avec l'Arse nic qu'avec nul des métaux ; c'est pourquoi elle l'empêche d'être aigre et cassant. Après la Lune, Saturne a plus d'affinité avec l'Arse nic. Et c'est pour cela qu'on mêle ordinairement l'Arse nic avec la Lune et Saturne. Autrement : on fait fondre de l'Arse nic sublimé jusqu'à ce qu'il se mette par morceaux, puis on le jette pièce à pièce sur du Vénus. Je dis qu'il faut le jeter par pièces, et non pas le mettre en poudre pour en faire projection, parce qu'étant en poudre il s'enflamme bien plutôt qu'en pièces. Et par ainsi il s'exhale plus facilement, et ayant pris feu, il est consumé avant qu'il ne soit tombé sur le corps qui est rougi, et qu'il ne l'ait touché.

On ôte encore la rougeur à Vénus et on la blanchit avec de la Tutie. Mais parce que la Tutie ne la blanchit pas assez bien, elle ne fait que la jaunir seulement. Or toute sorte de jaune a beaucoup d'affinité avec le blanc. Voici comment on se sert de la Tutie pour cela. On prend quelque sorte de Tutie que ce soit, on la dissout et on la calcine, puis on dissout du Vénus, on mêle ces dissolutions et on en jaunit la substance de Vénus ; et quiconque travaillera sur Vénus avec la Tutie, il y trouvera du gain.

Enfin on blanchit Vénus avec de la Marcassite sublimée, de même qu'avec l'Argent-vif sublimé, et l'un se fait comme l'autre.

CHAPITRE XXII

DU BLANCHISSEMENT DE MARS

Nous devons parler maintenant des divers blanchissements de Mars qui se font par le moyen de ces Médecines particulières du premier ordre, suivant quoi il n'a pas une véritable fusion, c'est-à-dire qu'il ne se peut fondre de lui-même, si l'on ne lui ajoute un fondant. Ainsi il faut le blanchir avec une médecine fondante.

Toute médecine qui blanchit Vénus fait le même effet sur Mars, en le préparant de la même manière. Néanmoins l'Arsenic, de quelque sorte qu'il soit, est la médecine qui le rend particulièrement fusible. Mais avec quoi qu'on le blanchisse et qu'on le fonde, il faut nécessairement le mêler et le laver avec de l'Argent-vif, jusqu'à ce qu'il n'ait plus d'impureté et qu'il soit devenu blanc et bien fusible. Ou bien, il le faut rougir à fort feu et jeter de l'Arsenic par-dessus, et quand il sera fondu en faire projection sur une quantité de Lune. Parce qu'étant une fois mêlé avec de l'Argent, on ne l'en saurait séparer qu'avec bien de la peine. Ou bien encore, on calcine le Mars, on lui ôte toute son *aluminosité* qui peut être dissoute, et qui est ce qui le rend impur. Ce qui se fait en le dissolvant de la manière que je viens de le dire. Ensuite on sublime avec lui l'Arsenic, lequel on aura purifié auparavant, par quel-

que sublimation qu'on en aura faite. Et on le resublime plusieurs fois de cette sorte, jusqu'à ce que quelque partie de l'Arsenic se fixe avec lui. Après cela on l'imbibe (on l'arrose) avec la dissolution de la litharge, les mêlant, les remuant et les brûlant alternativement ; et enfin on lui fait reprendre corps par le même degré de feu, avec lequel j'ai dit qu'on remettait Jupiter en corps, après qu'il a été calciné. Cela fait, Mars sera blanc, net et fusible. Ou bien, on le remettra en corps, après avoir mêlé sa chaux seulement avec de l'Arsenic sublimé, et il paraîtra blanc, net et fusible.

Mais il faut que l'Artiste agisse ici avec la même précaution que nous avons dit qu'il devait prendre, en refaisant la sublimation de Vénus avec l'Arsenic, afin de faire entrer l'Arsenic et de le fixer jusque dans sa profondeur.

Mars se blanchit encore avec la Marcassite et la Tutie, et cela se fait de la même manière et par le même artifice que nous avons dit ci-devant que l'on blanchissait Vénus. Néanmoins ces deux Médecines ne le purifient ni ne le blanchissent pas parfaitement.

CHAPITRE XXIII

DES MÉDECINES QUI JAUNISSENT LA LUNE

Pour parler maintenant avec sincérité de la Médecine du premier ordre qui donne à la Lune la teinture du Soleil, nous dirons que c'est une médecine, laquelle s'attache intimement à la Lune et la pénètre jusque dans son intérieur, et qui, par ce moyen,

lui communique cette teinture : soit que cette médecine s'unisse ainsi à la Lune et qu'elle la colore d'elle-même et par sa propre vertu, soit que cela lui vienne de l'artifice de notre magistère. Ce qui fait qu'il y a de deux sortes de médecines pour teindre la Lune. Nous parlerons premièrement de celle qui, d'elle-même, s'attache et s'unit naturellement à elle. Puis nous dirons par quel artifice nous rendons les autres médecines (de quelque espèce qu'elles soient) propres à s'unir tant à la Lune qu'aux autres métaux, à les pénétrer et à s'y attacher fortement sans pouvoir en être séparées.

On tire la première Médecine, ou du Soufre, ou de l'Argent-vif, ou de la composition et du mélange de ces deux Esprits. Mais la médecine qui se prend du Soufre est bien moins efficace ; au lieu que celle qui se fait de l'Argent-vif est beaucoup plus parfaite. On fait encore cette médecine de certains minéraux qui ne sont pas de la nature de ces Esprits, tels que sont le Vitriol et la Couperose, qu'on appelle la *Gomme du Cuivre* ou son égout. Nous parlerons premièrement des médecines de l'Argent-vif, puis de celles qui se font du Soufre ou du mélange de ces deux Esprits. Ensuite nous verrons quelles sont celles que l'on fait avec la Gomme du cuivre, et les autres choses semblables.

On fait la médecine avec l'Argent-vif de cette manière. On prend de l'Argent-vif qui soit précipité, et que la précipitation ait mortifié et rendu fixe. On met ce précipité dans un fourneau qui fasse un feu fort, comme est celui où l'on met les chaux des métaux pour les maintenir et les conserver toujours en même état. Et on laisse ce précipité dans ce

fourneau jusqu'à ce qu'il devienne rouge, comme est le cinabre qui se fait du mélange de l'Argent-vif et du Soufre. Que s'il ne rougit pas dans ce feu, il faudra prendre une partie d'Argent-vif, sans être mortifié, et l'ayant mêlé avec du Soufre, resublimier ainsi ce précipité. Mais il faut que le Soufre et l'Argent-vif dont on se servira pour faire cette opération, soient bien purifiés de toutes les impuretés, et après qu'on aura sublimé ce Soufre vingt fois avec le précipité, on le dissoudra dans des eaux âcres et dissolvantes, puis on le calcinera, et on le dissoudra plusieurs fois jusqu'à ce qu'il le soit assez. Cela fait, dissous une partie de Lune, mêles-en la dissolution avec les précédentes ; coagule le tout et fais-en projection sur de la Lune fondue, et tu verras que cela la teindra utilement. Mais si l'Argent-vif rougit lorsqu'on le précipitera, afin qu'on en fasse la projection, et que ce précipité donne la teinture à la Lune, il suffira de le mettre et de le tenir dans le fourneau comme je viens de le dire, sans qu'il soit besoin de le mêler avec quoi que ce soit de tingent.

On teint tout de même la Lune avec le Soufre, mais c'est un travail difficile et pénible, plus qu'on ne le saurait croire. On la teint encore avec la dissolution de Mars. Mais il faut nécessairement calciner le Mars et le fixer auparavant, ce qui n'est pas une petite affaire. Après cela on le prépare comme nous avons dit qu'il fallait le faire pour la médecine du Soufre et de l'Argent-vif, en le dissolvant et le coagulant, et nous en faisons la projection de la même manière sur de la Lune fondue. Et avec tout cela la teinture, que cette médecine donne à la Lune

n'est point brillante, mais elle est obscure et mate, et d'une couleur pâle et désagréable.

La médecine qui se fait du Vitriol et de la Couperose, pour teindre la Lune, se fait ainsi. On prend une certaine quantité de chacun de ces minéraux, on en sublime ce qui peut être sublimé, et on sublime le reste à fort feu. Il faut sublimer une seconde fois ce qui aura été sublimé, et on le fera par un degré de feu qui soit propre à cette opération, afin que, par ce moyen, une partie se fixe après l'autre jusqu'à ce que la plus grande partie soit fixée. Puis on calcinera cette partie avec un feu, qu'on fera de telle manière qu'on puisse l'augmenter afin d'achever et de parfaire cette médecine. Ensuite on dissoudra cette matière, et il s'en fera une eau parfaitement rouge et qui n'a pas sa pareille. Après quoi, il faudra trouver moyen de lui donner *ingrez*, c'est-à-dire de la rendre si subtile qu'elle puisse entrer et pénétrer dans le corps de la Lune. Je t'en ai suffisamment enseigné l'artifice par les choses que j'ai dites dans ce livre, si tu es un véritable inquisiteur de l'œuvre parfaite.

Et parce que nous avons vu que ces choses s'attachaient et s'unissaient aimablement et intimement à toute la substance de la Lune, nous avons inféré de là qu'elles étaient faites et composées des mêmes principes qu'elle. Ce qui est assurément très véritable. Car c'est pour cela même qu'elles ont la vertu de l'altérer et de le changer.

(à suivre).

GÉBER.

LIVRES

La Clef du Zohar, par Albert Jounet ; volume in-8 ; Chacornac, éditeur, Paris, 1909, 6 fr.

La tradition kabbalistique n'est autre que l'hermétisme judaïque ; elle se rattache donc aux mystères égyptiens, assyriens, chaldéens, persans, indous, chinois, celtes et hellènes.

Elle est exposée, de façon relativement moderne, dans deux ouvrages principaux : *Le Sepher Jetsirah* et *le Zohar* ou « Livre de la Splendeur ». Ce dernier est attribué à Moïse de Léon, juif espagnol du XIII^e siècle qui consigna et commenta les notions antérieures. Cette œuvre était destinée aux initiés ; aussi est-elle obscure, symbolique et touffue.

M. Jounet a voulu s'attacher à en élucider le sens profond et parfois scientifique inclus dans le mysticisme subtil. Ce n'était point une tâche aisée, et il faut féliciter l'auteur de la manière heureuse dont il s'en est acquitté. Il a su pénétrer les abstractions, expliquer les combinaisons de lettres et de nombres si chères à la Kabbale, et sous l'arrangement desquelles elle cache ses problèmes transcendants concernant l'Être Absolu, les Principes, les lois universelles, les forces, le Monde, l'Âme et l'humanité.

Les Séphiroth, issues d'Aïn-Soph, l'Abîme créateur, éléments généraux, incarnent et symbolisent tout cet immense processus divin, infini et fini, allant du Macroprosope ou Ancien des jours au Microprosope, émanation opposée ou Univers. Cet Univers, reflet de Dieu, est donc construit par les matérialisations progressives des Séphiroth. Le Mal apparaît comme l'effet du Chaos, produit de la limitation ultime des forces ; il ne peut être que temporaire, car il revient vers l'Absolu en se détruisant lui-même sous l'influence de la synthèse harmonieuse, évolutive, qui se constitue au sein du Monde. La Chute symbolique aussitôt effectuée, commence

la Rédemption, c'est-à-dire métaphysiquement et physiquement : l'Univers matériel étant produit, les puissances qui l'animent, de suite le travaillent, le besognent, le ramènent vers sa source. L'Involution et l'Evolution coexistent, sont deux battements simultanés dans l'Espace et dans le Temps, de la réalité éternelle : l'Idéal absolu.

Les deux grands symboles universels sont, par conséquent, kabbalistiquement ; le Chaos et le Règne de Dieu. De l'un à l'autre, une série de stades s'imposent, la transition allant de l'imparfait presque absolu au parfait intégral. C'est là le symbole de l'Evolution cosmique définie par la science actuelle positive qui suit, en la précisant, l'intuition magnifique de l'humanité religieuse contenue dans les 24 premiers versets du *Siphra Dzenioutha*. Les dix Séphiroth donnent aussi naissance à toute une théodicée, à une métaphysique abstruse développée dans les 32 voies de la Sagesse et les 50 Portes de l'Intelligence.

La sphère divine, la Création, révélaient leurs mystères aux Kabbalistes au moyen de ces symboles numériques et littéraires, sanctifiés par la tradition. Il en résultait une vaste doctrine « théopanthéistique » selon l'expression de M. Jounet, inspiratrice du mysticisme et de l'occultisme, artificielle certes, mais belle et puissante, et dont la science positive, parfois, peut encore vivifier ses propres hypothèses en attendant qu'elles deviennent des lois indestructibles. Car la science vraie a cette écrasante supériorité sur tous les systèmes, qu'elle procède par synthèses progressives, toujours vérifiables et démontrables grâce aux faits. Ainsi remplace-t-elle définitivement le rêve, la théorie, par la réalité.

Il est évident, par exemple, que les *Correspondances* très curieuses, établies d'après les arcanes kabbalistiques par l'auteur, en ce qui regarde la magie, le psychisme, l'astrologie, la médecine, l'alchimie, le monde des esprits, n'ont point le caractère positif. Elles reposent sur des *conventions*, traditionnelles je veux bien, mais qui n'en restent pas moins pour cela sujettes à caution. Elles ne sont nullement prouvées par les faits adéquats à leur sphère physique, numérique ou psychique. Aprioristiques, elles appartiennent au champ immense de l'hypothèse et du songe, de l'imagination humaine.

La Kabbale apparaît aujourd'hui comme un monument désaffecté, une Cathédrale vide, quoique majestueuse. Système antique, périmé maintenant, parlant une langue morte, cadavre en somme, momie vénérable, l'hermétisme traditionnel ne peut se réveiller que sous les baisers de la science. Fécondé par elle, il lui laissera le secret de ses intuitions, et la Science, de son verbe précis, fixera les contours de la synthèse positive que réclame désormais l'esprit humain incapable de se nourrir du mysticisme et du symbolisme.

Mais au point de vue intellectuel, il est fort important de scruter les doctrines anciennes, notamment la Kabbale qui demeure le chef-d'œuvre de l'ésotérisme judéo-chrétien, syncrétisme de la tradition orientale et indoue. Aussi l'ouvrage remarquable de M. Jounet doit-il être lu avec soin. Il est le fruit d'un travail considérable, de méditations sincères et profondes. Il nous remet la Clef du Zohar nous permettant d'ouvrir le tabernacle sacré au sein duquel brille l'Aïn-Soph éclatant, l'Ancien des jours qui vaincra le Serpent et rayonnera à jamais dans la gloire immaculée de la Vérité originelle reconquise.

F. J. C.

Exposition de la Religion chrétienne moderne, par le D^r Fugairon et J. Bricaud. Vol. petit in-18, de 384 pages ; 2^e éd. Chacornac. Paris, 1910.

La religion chrétienne « moderne, scientifique et philosophique » qu'exposent avec un réel talent et une louable clarté, les auteurs de ce manuel, n'est que la reconstitution de la Gnose adaptée par certains côtés, à l'esprit contemporain. On sait ce que fut la Gnose au II^e siècle : un système mystique intellectuel, un syncrétisme hardi, complexe et parfois monstrueux, des religions orientales alliées à la philosophie grecque et au christianisme. Valentin, Marcion et Simon furent les trois plus puissants « Pères » de la petite église gnostique dont l'influence se limita à une minorité intéressante de rêveurs.

Les efforts des gnostiques actuels aboutiront encore moins, pensons-nous. Il ne suffit plus de restaurer des cosmogonies étranges, de commenter, plus ou moins symboliquement, des

dogmes, des légendes, des sacrements, pour instituer une église et rallier des fidèles. Le mysticisme a perdu sa vigueur. Ce que veulent les esprits contemporains, c'est un savoir vigoureux et sain, appuyé sur des certitudes. On aura beau mêler de la science précise aux songes chaldéens et iraniens, celle-ci tuera ceux-là, sûrement et sans appel.

F. J. C.

L'Ame Sceptique, par Marius Boisson ; édition libre.

M. Marius Boisson est un jeune écrivain de talent. Son petit recueil de pensées, de notes, de réflexions au jour le jour, de projets vastes et innombrables, qu'il a rédigé pour lui-même, dit-il, méritait certes d'être édité pour « quelques amis et certains écrivains privilégiés » car il est plein d'esprit, d'humour et d'entrain. A travers les contradictions inévitables, il laisse percevoir ce scepticisme ironique ou même cruel qui dénote une haute intelligence et une très vive sensibilité. Doué comme romancier, abondant à la façon balzacienne, M. Boisson possède à un non moindre degré les qualités du philosophe cynique et du moraliste. Les bourgeois le jugeront très immoral. Cela prouve en la faveur de sa sincérité intellectuelle, de l'acuité de son jugement. Les véritables penseurs goûteront la sauvagerie de ses propos, dont quelques-uns sont délicieux. M. Boisson apparaît comme un littérateur de race. Espérons qu'il réalisera l'œuvre qui mûrit en son cerveau.

F. J. C.

Au Large, par Henri Delisle ; édition du « Belfroi ». Paris, 1910. 3 fr. 50.

Les poèmes simples et larges de M. Delisle sont empreints de paganisme et de stoïcisme. La Mer, les oiseaux, les roses, le printemps, l'amour, divulguent leur âme, leurs rêves, toute leur beauté sereine. Les villes, les usines, les ouvriers, incitent à proclamer la grandeur de l'œuvre accomplie, la noblesse de l'effort constant.

Les vers ont une forte harmonie, ils se déroulent suivant un rythme bien cadencé que renforce la rime franche, jamais maniérée ou tourmentée.

« Oh ! vous souvenez-vous de ce soir-là, divin.
Où nous étions assis sur le bord d'un ravin,
Seul à seule, et mes mains enchassant vos mains blanches ?
Un silence planait sur tout, religieux ;
Et les furtifs frôlements du vent dans les branches
Nous faisaient peur parfois ; et je voyais vos yeux
Se nuancer de tout le mystère des choses ;
Et je baisais dévotement vos lèvres closes.

Alchimie simplifiée, par René Schwaeblé, 3^e éd. 1 fr.
Librairie du Magnétisme.

Comment on se Défend des Maladies Nerveuses, par
le Dr H. Labonne, 4^e éd. 1 fr. Librairie du Magnétisme.

Comment on défend sa Virilité, par le Dr E. Monin,
4^e éd. 1 fr. Librairie du Magnétisme.

Pour combattre les Maladies de l'Estomac, par H. Dur-
ville, 2^e éd. 1 fr. Librairie du Magnétisme.

Pour combattre les Maladies de l'intestin, par H. Dur-
ville, 2^e éd. 1 fr. Librairie du Magnétisme.

L'Evolution des Dogmes, par Ch. Guignebert ; E. Flam-
marion. Paris. 3 fr. 50. Ouvrage de premier ordre au point
de vue historique, philosophique et psychologique.

Autour d'un Prêtre Marié, Histoire d'une polémique, par
A. Houtin ; chez l'auteur. Paris, 1910. 3 fr. 50.

La Géologie, par H. Guède ; Schleicher frères. Paris. 1 fr. 95.

Do Pythagorismo, traducção de Philolaos ; Coritiba, 1910.

..

Le siège du secrétariat de la *Société Alchimique italienne* est
fixé à Ferrare. On est prié de s'adresser, pour les renseigne-
ments, à M. Pericle Maruzzi, à Ferrare. Prochainement sera
organisé un laboratoire, à Venise sans doute. Les adhésions
sont déjà nombreuses, la Société reçoit des marques de sympa-
thie de tous côtés.

Le Gérant : JOLLIVET CASTELOT

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET C^{ie}